

ETC



Le Golfe

Annie Molin Vasseur

Numéro 15, été 1991

Art et guerre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Molin Vasseur, A. (1991). Le Golfe. *ETC*, (15), 4–22.

DOSSIER THÉMATIQUE

LE GOLFE

N'étant pas sportive et encore un peu naïve, pendant longtemps j'ai pensé que le golf(e) était un jeu sérieux qui ne se pratiquait qu'entre gens qui avaient des loisirs et de l'argent pour payer les ramasseurs de balles. Je savais déjà qu'un certain terrain de golf pouvait amener des conflits et voilà que j'apprends qu'il existe un Golfe où l'on s'extermine *proprement*, au nom du droit des peuples. Que je le veuille ou non le Golfe était sous mes yeux. Tout le monde en parlait. Et les artistes ? À New York, me dit Marcel Saint-Pierre, *il y a actuellement dans Soho au moins cinq ou six expositions sur la guerre du Golfe ; c'est à la mode*. Si, me dis-je, on accepte la diversité des points de vue, sans jugement de valeurs, c'est le principe même de la guerre qui tombe ; oubliant par là mon vieux démon qui me soufflait : « confusion ». Donc, munie de ces bonnes intentions, je suis partie en mission spéciale pour interroger les artistes ! Après une longue introduction, où je comparais la guerre à un iceberg sur l'océan de la bêtise, de l'aliénation, de la manipulation, de l'iniquité, et j'en passe ; et où la mésinformation n'était rien par rapport au lavage de cerveau effectué en permanence depuis l'école et la famille ; j'amenais chaque artiste à poser ses pinceaux ou ses lunettes et à sauter à brûle-pourpoint sur ce sujet : Les événements du Golfe vous ont-ils affectés, vous sentez-vous une responsabilité sociale en tant qu'artiste ? Si c'est le cas, l'inscrivez-vous ou non dans votre pratique ? Probablement pas dans un art politique dogmatique que produisaient les années antérieures, alors comment ? Pensez-vous que le public perçoive votre intention ? L'artiste est-il celui ou celle qui dépasse la dualité des idées pour aborder la pensée et les problèmes contradictoires de conscience de son temps ?

Les textes cités entre guillemets sont les réponses écrites. Ceux en italique retranscrivent les réponses téléphoniques. On les prendra donc avec toute l'italique qu'il convient, car essayer de faire l'unité d'un entretien en si peu de mots reste problématique, en tentant d'en conserver le vocabulaire propre. Je dois dire que la plupart des réponses verbales, approches généralement moins théoriques que l'écrit, ont pris le risque de la spontanéité du langage, ce qui n'est pas pour me déplaire, car elles sont moins sujettes aux censures

de l'écriture et elles laissent transparaître une part du désarroi que nous avons tous plus ou moins ressenti face aux derniers événements.

JOCELYN JEAN

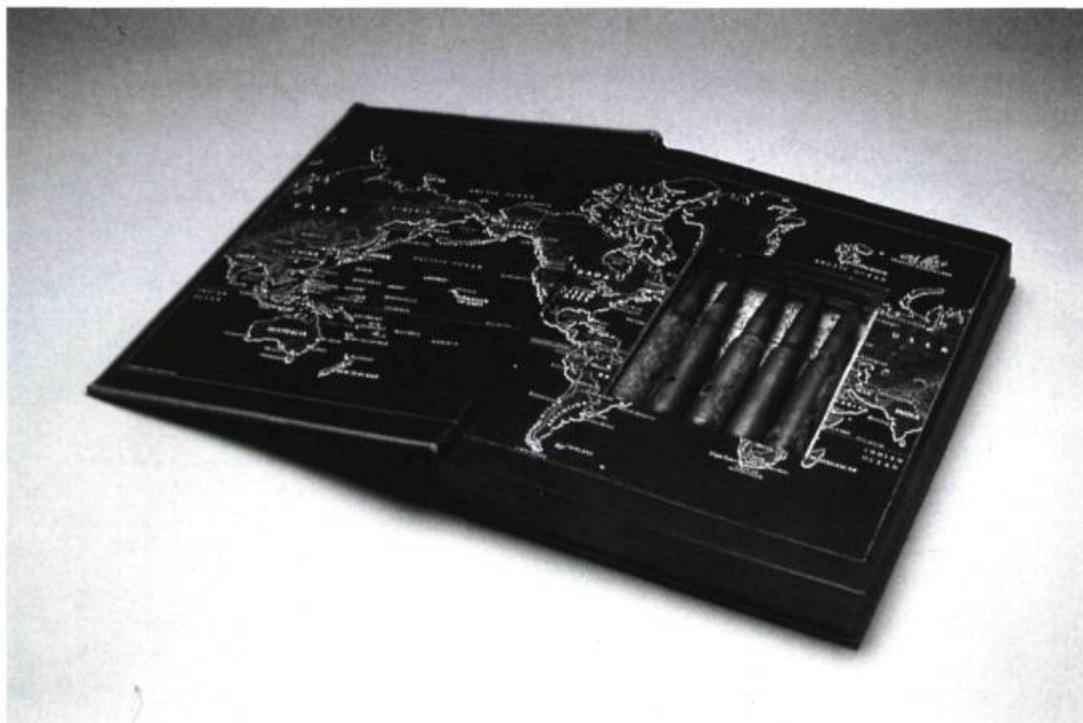
Comme artiste et individu, et c'est indissociable, je me sens impuissant, pessimiste, découragé par rapport à la guerre. Un an après l'espoir suscité dans le monde par la libération des pays de l'Est, la situation se renverse totalement. Je ne crois pas que l'artiste puisse changer à court terme les mentalités, à long terme oui... par l'addition des actions artistiques et intellectuelles qui viennent modifier les mentalités et construire un nouvel ordre culturel.

FRANCINE LARIVÉE

« Dans le contexte actuel de la déstabilisation mondiale des richesses et des énergies où se manifestent la guerre et plus sournoisement l'exode des peuples minoritaires et pauvres, comment ne pas revoir et repenser le rôle de l'artiste dans la société ? La pensée du moi, réconforté par la satisfaction d'un travail artistique accompli, ne tient plus face à l'appréhension des problèmes planétaires ; non plus l'idée que des gestes politiques isolés puissent en contrepartie provoquer des changements majeurs.

L'engagement de l'artiste réside dans sa quête de sens, du sens de la vie, à travers son vécu, lui permettant de décoder de façon nouvelle certaines données de la réalité intérieure ou extérieure, de questionner les mentalités et de mettre en parallèle les valeurs qui font aujourd'hui la représentation du monde. Il faut avant tout réfléchir, se réfléchir, amorcer une vision, participer à la transformation, être solidaire, somme toute avoir cette conscience qui redéfinit pour la continuité. Chaque questionnement contribue à la révision du grand ensemble et à une redéfinition de la réalité en autant qu'il se partage et qu'il circule. Quel meilleur véhicule dispose l'artiste que son art pour transporter ce valeureux passager ?

À repenser les êtres, la société, la terre et ses



Dominique Blain, *American guide # 1*, (détail) 1991.

territoires, l'œuvre transmet, questionne et peut contribuer à construire d'autres mondes possibles. »

Cela a-t-il une influence notable ? Ce n'est pas évident, peut-être seulement sur une infime parcelle de gens.

YVES TRUDEAU

J'ai été très sensible aux problèmes sociaux dès avant 70. La sculpture « L'homme révolté » a été faite au moment de la crise de Cuba, quand les bateaux russes et américains se dirigeaient les uns vers les autres. C'était un grand moment de tension. Cet homme révolté était bardé de métal, il ne pouvait pas être touché par la guerre. C'était une sculpture agressive, comme celles de ces périodes-là. Durant la guerre du Golfe, même si je n'approuvais pas, je suis demeuré inchangé ; je n'ai pas éprouvé le besoin de m'exprimer à ce sujet. Résignation ? Non, plutôt réflexion. Mes œuvres actuelles appellent le calme. Ce seraient plutôt des œuvres sereines, est-ce le vieillissement ? En un sens ce sont des œuvres de confiance : le bon vieux jugement populaire, le sens du paysan, les pieds sur la terre ; retrouver son équilibre. En gardant la tête froide (non pas intellectuelle), on passe à travers tout. J'ai vu des Kurdes mourir en direct à la télé, je n'avais pas les moyens de les aider. Avec nos œuvres on peut parvenir à dire aux gens qu'on peut avoir un monde meilleur, mais ce n'est pas le but que je me donne car je mourrai sans l'atteindre. L'artiste est un témoin, une pile accumulatrice. Il enregistre tout ce qui le choque, l'exaspère, le scandalise, l'angoisse... Tout cela ressort dans l'œuvre.

DAVID TOMAS

« Events last summer at Oka and this year in the Gulf draw attention to the nature and limits of artistic response in what can now be acknowledged as "the age of the smart bomb". What is an appropriate response to such events ? How can one intervene in their actual flow ? What, in other words, are appropriate technologies that can allow artists and other to effectively respond to such events in a manner approaching the media's speed of information production and dissemination, its strategic and tactical manoeuvrability, and the representational force of media events (for, if nothing else, the war in the Gulf has emphasized the importance of adopting appropriate technologies for responding to current events). Thus the urgency of the following question : How can artists empower themselves, in a world increasingly governed by military and industrial interests, in the name of a politically and socially grounded, contextually and media sensitive counterpractice ? A recent fax and photocopy exhibition¹ entitled "Media, War, and the 'New World Order'" was mounted with some of these issues in mind. Its lessons can be summarized as follows :

1) Fax and photocopy are exemplary media for a late twentieth-century artistic counter-practice because they provide the means for rapid widespread response to current events ;

2) Fax and photocopy are a cheap and efficient means to link a wide variety of artists and an equally wide public in terms of common focus and interest ;

3) Fax and photocopy exhibitions can be planned and mounted with a minimum amount of time, cost and effort ;

4) Fax and photocopy allow for the cheap production of art works and their electronic transportation from various regions in the world ;

5) Low production and exhibition costs allow artists to retain control of content and exhibition site and thus challenge the political and social lethargy of most dominant art institutions in the face of current events. »

MARIE-JEANNE MUSIOL

« Nous avons vu au petit écran la « Tempête du désert » balayer sur son passage une façon artisanale de faire la guerre. En 1991, il n'y a pas eu de batailles épiques ou d'anéantissement choc comme à Hiroshima. Seulement une gestion impeccable et médiatisée des alliances politiques, des effectifs militaires et du discours sur la nécessité d'intervenir. Ce qui m'effraie, c'est la propreté de cette nouvelle façon de combattre qui laisse l'impression que la guerre se fait presque dans le respect des droits de la personne, avec des machines pensées pour minimiser les dégâts. Pourtant le scandale de la guerre est toujours là, et surtout la souffrance de celles et de ceux qui ont reçus ces bombes sur la tête.

Je me sens concernée par la désensibilisation qui s'accélère avec ces nouvelles stratégies de combat : la perte de contact avec le corps réel, des combattants entre eux, des combattants avec les populations agressées. Les femmes savent que c'est le propre du viol de nier le corps et sa blessure. Pour dépasser l'agression, peut-être faut-il, hors de toute idéologie partielle, sentir de nouveau avec justesse et compassion comment chaque être atteint par l'arme technologique est de notre

famille. L'art ne véhicule pas nécessairement cette conscience. Mais l'artiste qui réactive quotidiennement son ouverture ne peut manquer d'en charger son art. »

RICHARD-MAX TREMBLAY

On a une conscience dédoublée, celle de la guerre et celle de ce qu'on nous en donne à voir. Dans mes tableaux peints avant la guerre du Golfe, se profilaient des silhouettes d'avions ; ce n'étaient pas des avions militaires, mais plutôt de tourisme... de terrorisme : des silhouettes noires, silencieuses. En marge du fourmillement verbal des médias, ces tableaux m'apparaissent aujourd'hui comme des moments de silence, des moments de vide. Ils ne constituent pas un engagement politique et je n'envoie pas d'argent à Amnesty International ni ne participe à aucun moyen d'action contre la violence. Ce n'est pas nécessairement le rôle de l'artiste de faire partie de mouvements pour une cause ou une autre, mais il peut le faire comme individu. Ce que je considère comme mon engagement est le travail artistique que je fais. Bien entendu un artiste ne peut pas avoir uniquement des soucis esthétiques, on n'est pas détaché de ce qu'on vit, mais je crois qu'il n'y a aucun artiste qui sache quel impact il a sur la société.

LUCIO DE HEUSCH

« La guerre, je la connais par mon père Clément qui en a vécu deux. Une première, enfant de sept à onze ans en Belgique, avec son lot de peurs et de misères : parents fusillés, frères aînés prisonniers, famille éclatée. La deuxième, dans l'horreur de la fuite qui tranche définitivement tout enracinement, effaçant trente années de vie. Corée, Tonkin, Algérie, Vietnam, Égypte, Afghanistan, Nicaragua, Cambodge, Éthiopie, Iran, Irak. Elle est présente, réelle et incontournable. Je crois que l'homme aime l'affrontement et qu'instinctivement il cherche le combat.

Toutefois, je suis conscient de l'urgence d'une réflexion et d'une action qui me permettent en tant qu'être humain et artiste d'agir (si peu soit-il) sur ce glissement dans la folie, ce dérapage vers l'incohérence.

Ce geste, je ne crois pas qu'il puisse directement s'inscrire dans ma pratique artistique, ni en modifier profondément les contenus. Je me méfie de l'art propagandiste, dogmatique et moralisateur. Par contre les nombreux échanges que j'ai avec de jeunes artistes par le biais de l'enseignement des arts, me permettent d'approfondir avec plusieurs d'entre eux le sens et le pouvoir de la tolérance, cette clef ouvrant à la liberté de penser et d'agir d'une façon différente de la nôtre.

L'artiste a sûrement un rôle important à tenir dans cette prise de conscience et dans le débat qui devra suivre un jour. »

PNINA GAGNON

« The Gulf war is not the last that touched me. Yesterday afternoon, the wave of some 14,000 Ethiopian Jews arrived here in Haifa² by air using the interval in space and time between their local wars. My throat choked with emotions and my eyes clouded when I saw the newly arrived people, those who in three generations will darken our grandchildren's skin and improve our mathematical skill. They will also make us more calm, less agitated than we are now, with the nervous blends of our European ancestors.

I will not allow my emotions freedom and will harness them so as not to disrupt the art in which I am involved. Had gases been used in the Gulf war, I would work in the biggest hospital here giving breathing exercises to the injured. My training as a physiotherapist would be put to a helpful use. There was no doubt in me that making suffocated people breathe was more important than my art work during the 40 days of the Gulf war.

Could my art work wait? In the beginning of the war, I was tempted to spill paint freely, to spread it aggressively, not to wait for the colours to dry. But I needed my reaction as an artist to be unchanged. Not to allow war to affect me. By magic, I wanted to control the war and began a handmade copy of my CAVE OPENINGS book. I had to carefully cut all the pages and draw each of the many openings, differently. To have the text reviewed I had to make the trip to Nazareth, with a gas

mask at hand, of course. Even though no Scud missiles fell there, I had to buy a car radio (mine was stolen months earlier). The radio would inform of the areas hit or freed. My book is now at the National Library in Ottawa. Even though my attempt to sell other books of mine to the Library of Congress at half price (in thanks for the five minutes postponement the Americans gave us for a Scud to hit from the moment it was fired) failed, I felt good about my generous offer.

One evening, as I was drawing the contours of a painting I had almost finished, an alarm was sounded. In my rush to shut the slide projector, I moved it. After all the things that happened in between the danger and its determination I took the time to find the exact location of the image that was disrupted by the siren. This work has since been hung in my show in the Ein Harold Museum.

We have too many wars in which our lives are endangered. My wish is that we have only smaller fights as artists, daily conflicts in which we decide on a colour or a patch, dispute the size or the material for a sculpture. These could be worthy wars. »

IRENE WHITTOME

Les œuvres d'art sont en péril. Avec la guerre du Golfe, des civilisations anciennes ont disparu. Sur les cartes géographiques on a pu constater que les points militaires stratégiques étaient jumelés avec les archives culturelles et artistiques. C'était une façon d'essayer de préserver la culture ; les vainqueurs ont toujours été friands de butins. Mais malheureusement, énormément de trésors ont été détruits avec la guerre du Golfe ; toute la culture du Moyen-Orient ; la naissance de cette civilisation est en partie perdue à jamais. On n'y peut rien, cela se passe au dessus de la conscience des masses. Cela fait réfléchir sur la permanence des témoignages. Par ailleurs, je pense que les artistes devraient faire des œuvres et pas de la politique, en impliquant toutes les émotions vécues que chaque personne assimile dans sa conscience. J'aimerais que mes œuvres expriment l'espoir. Je pense que cela fait partie du métier d'artiste de transmettre l'espérance et de faire réfléchir. Dans le même temps où il y a destruction, il y a naissance ; c'est un mouvement

continuel. Toute création est inévitablement la transgression d'une émotion, à travers couleur, forme, matière : une communication vers le récepteur, le mouvement d'un niveau de conscience vers un autre. L'œuvre est une expérience du regard, une transgression visuelle qui ne comporte pas de mots. Il faut laisser les mots aux politiciens, on ne leur demande pas d'être des artistes ! Par ailleurs, je crois qu'il y a un ordre universel et que l'artiste s'y inscrit avec ses propres pensées, en espérant que cela générera quelque chose de plus grand que lui.

JEAN-PIERRE GILBERT

« CASUS BELLI CAS DE GUERRE. Je n'ai pas d'autre définition de la guerre que la perte progressive de sens. On affirme d'ailleurs (pour se conforter) que la guerre est un non-sens. L'enfer ne suppose-t-il pas un paradis et vice versa ? La guerre dont il est question, c'est-à-dire celle fabriquée par les hommes entre eux depuis des lustres, est aujourd'hui devenue un réflexe historique, un mimétisme de la conscience du pouvoir. Car il existe une forme insidieuse de volonté des pouvoirs dont le but consiste invariablement à faire une démonstration de forces – jamais de ses faiblesses. C'est pourquoi l'art dit de guerre est une essence politique des ramifications d'une conscience exacerbée, d'un décalage profond de l'âme devenue coupable par procuration, par bêtise, disons le mot, de l'égo humain. L'art de guerre au sens où je l'entends, fait des faiblesses une arme dissuasive à l'égard de cette Raison qui se prive de l'imagination.

Il y a près de dix ans je commençais à fabriquer un espace de confrontation entre peinture et sculpture, entre l'espace géographique et la notion controversée de guerre. À la suite de ce parcours, je suis moi-même devenu un personnage controversé en rendant des "services contre-militaires". Si je m'attache à révéler les tensions qui sont celles de notre espace de vie, c'est en particulier pour exercer l'art à une réflexion sur sa condition contemporaine³ Actuellement, dans le prolongement de ces perspectives paramilitaires, je travaille sur la notion de crise, culturelle, politique, sociale et individuelle. C'est, du moins, et j'en ai le sentiment renouvelé, une façon de mettre le corps et l'esprit au

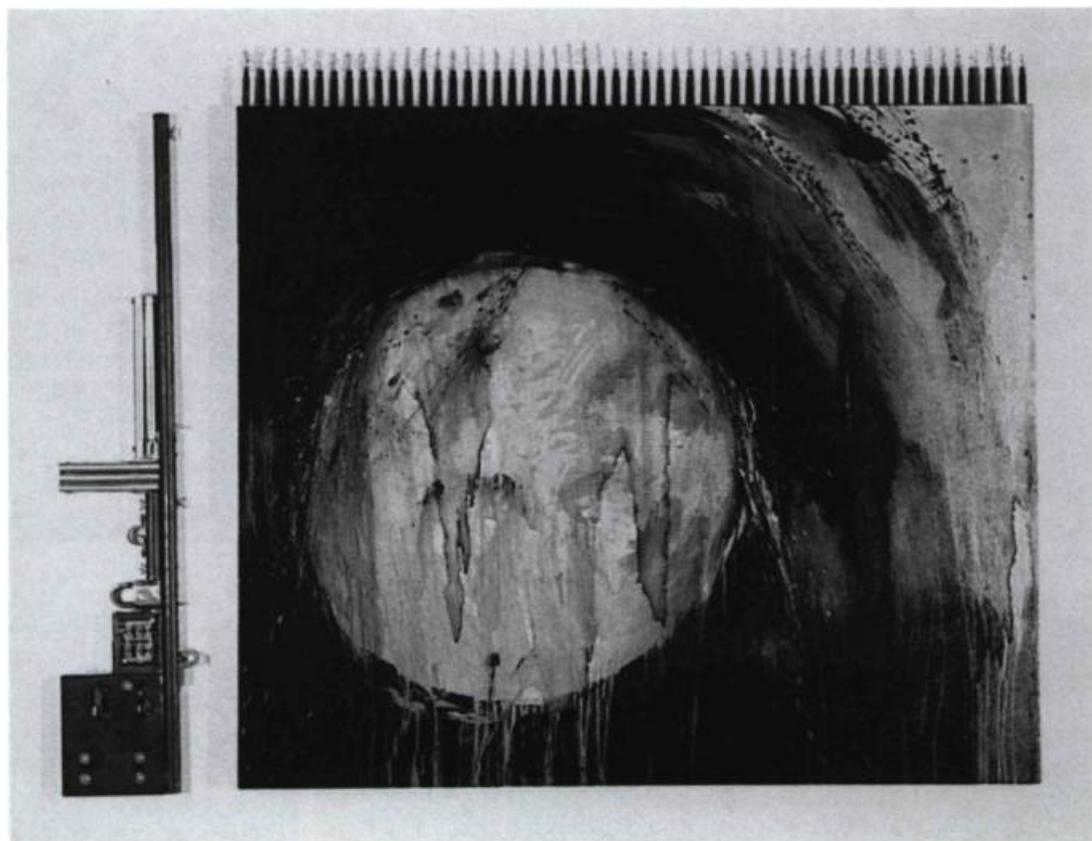
service d'une balistique intérieure, d'une explosion des clichés qui nous désarment. Le thème de la guerre n'est donc pas pour moi un "sujet choisi", privilégié, mais bien une évidence paradoxale qui m'apparaît incontournable. De telle sorte qu'il s'agit d'un art de dérision plus que d'un art de guerre au sens moyenâgeux du terme. Il n'y a pas d'arme parfaitement dissuasive. Il y a surtout notre incompétence à lire la vie. »

LILIANA BEREZOWSKY

Pour moi, tout art est politique, mais pas directement. La vie influence les perceptions, les concepts. Mon travail montre souvent des images de guerre, mais je n'émet pas d'opinions politiques. Ce qui m'intéresse c'est la position individuelle ; le changement vient de chaque personne. L'art est communication aux autres. Il dépasse le niveau conceptuel, les mots, le subconscient, les émotions... Dans l'entendement il y a des choses plus profondes que le rationnel. Il n'y aurait pas besoin de faire de l'art si on pouvait tout expliquer. Je cherche à défamiliariser les choses acceptées, les paradigmes normatifs, pour bousculer la vision. Je ne crois pas qu'il y ait de solutions simples. Je ne crois pas qu'il y ait de solutions sans examen profond de soi. La force de changement vient d'une profondeur personnelle ; c'est cela que j'essaie de toucher : le questionnement intérieur. Le mien rejoint celui des autres ; mais l'art ne peut pas aborder directement les changements intérieurs. Quand mon œuvre touche la guerre, c'est aussi la guerre personnelle (en soi, les conflits intérieurs, les conflits de vie). Pour survivre entre plusieurs niveaux de conscience, nous avons besoin de questionner individuellement au lieu de vivre la surface. Quand on commence à rechercher à l'intérieur de nous, on touche au chaos et aux conflits de conscience. Toute vie comme l'art est une recherche d'un ordre temporaire dans le chaos.

JACQUES CHARBONNEAU

« L'art social exige l'implication de l'artiste en pensée, en conscience et en expérience de vie, selon la thématique à exprimer, le sujet traité : l'état d'être de l'individu, les droits et libertés, la famine, la pollution,



Jean-Pierre Gilbert, *Tableau de chasse, bataille # 3*, 1990. Acrylique et glacis à l'huile sur toile, métal ; 54 cm x 60 cm.

le climat social et politique, les affrontements raciaux et finalement le thème majeur de la guerre. Depuis ma sortie de l'École des beaux-arts, en 1971, où j'abordais la relation entre le système politique et social québécois et le monde de l'évasion et de l'illusion, jusqu'en 1990 où j'abordais dans mes œuvres la crise d'octobre, en relation avec la crise autochtone de l'été ; j'ai toujours exprimé dans mon travail des préoccupations politiques directes. »

ISABELLE LELARGE

« Dès l'annonce du déclenchement de la guerre en Irak, je me suis sentie coupable à l'idée de m'isoler de nouveau dans ma production et ses propos esthétiques. J'ai tenté de me convaincre que mes pièces étaient en relation avec le monde mais, par un certain négativisme (?), j'en étais même venue à la conclusion que l'art sans préoccupations politiques est superficiel (sic). J'étais en pleine culpabilité alors que je jouais à fond le jeu

des médias. Tant d'autres événements dramatiques se produisent et, habituellement parce que les médias n'en traitent pas ou très peu, je conserve intacte ma bulle si réconfortante d'Occidentale ! Puis les médias ont annoncé que de nombreux sites avaient été détruits. Cela m'a terriblement affectée et, de nouveau, la culpabilité m'a gagnée alors que cette nouvelle semblait me toucher encore davantage que la mort d'êtres humains. Pour moi, ces destructions constituaient un viol de l'histoire, un viol des humains du passé, et la guerre me semblait encore plus horrible. Je me suis alors demandé si un chef d'état avait déjà autant détruit l'âme d'un pays ; je pensais à Hitler qui dans son concept d'art "dégénéré" choisissait de sauver certaines œuvres et pas d'autres...

Que peut faire l'artiste quand la terre ne tourne pas rond ? Si tous les artistes se réunissaient dans l'espoir d'un changement, est-ce que l'opinion publique aurait, de toute manière, un quelconque poids contre les décideurs ? L'artiste d'aujourd'hui est conscient de ses limites ; il n'a plus d'illusions dignes des plus grands exutoires. »

CHERYL SOURKES

« What is so aggravating about political functioning is how little we seem to know about our own psychic processes. Good and evil are organized into a simple binary opposition and the negative term is projected onto the Other. Identification on one side of justice's unbalanced scales perpetuates fundamentalism. Holocausts are the result of denial of our own repressed qualities.

Feminist artists have put cultural analysis and ideological responsibility on the agenda. Deconstruction art practice analyzes the dominant culture's tactics for achieving such effects as the stimulation of consumerism, the construction of gender and the popularization of war. Reconstruction art practice creates relativist images that operate within complexity to expose repressed cultural tendencies.

It is not that art, by revealing society's blind spots, can prevent political or social abuse. It is rather that, without it, there are no channels available to embody a vision of release from cultures. We have had to re-examine Humanism to rid it of gender, class and cultural bias. In the process, humanity's shared values have been forced into the background. We need to focus on common issues and to create a climate of respect between conflicting ethnicities. When we see humanity as one organism and stop using difference to cleanse ourselves of our own impure impulses, artists will be able to engage with different concerns. Until then, art's agenda must continue to include social reflectivity. »

LOUISE ROBERT

Je ne veux rien savoir de la guerre. S'il ne s'agissait que de moi, il n'y aurait jamais de conflit. Durant la guerre du Golfe, je me suis éloignée des informations. Les trois premiers jours du conflit, je me suis sentie si envahie que j'ai dû décrocher. Ensuite, je ne suivais plus ni radio, ni télévision, ni journaux. Je m'informais parfois indirectement auprès de quelques amis. Ou bien j'ai été très touchée par cet événement, ou bien je suis passée complètement à côté. Mon travail, j'espère, rejoint les gens ou leur pose peut-être des

questions, ne serait-ce que par rapport à l'art, sinon j'arrêterai de peindre. De là à penser que mes œuvres puissent interroger la conscience politique ou remettre en question les personnes, je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Quand mes tableaux sont sortis de l'atelier, je n'y pense plus, bien que je pourrais les reconstituer de mémoire. Tout simplement ils ne m'appartiennent plus. J'espère tout de même qu'ils continuent à dialoguer avec ceux qui les côtoient.

MARC GARNEAU

« Je considère que tout individu sensible à l'injustice et à l'aberrance de la condition humaine est en mesure de lutter au niveau de sa conscience et de ses possibilités. Je suis persuadé que le pouvoir destructeur de l'homme s'autodéfinit "naturellement" par l'extrémisme et l'action d'éclat ; exemples récents de l'assassinat de Gandhi et de la répression violente des intellectuels chinois. À l'opposé, l'action humaniste procède du chevauchement d'efforts individuels dont l'unité s'affirme dans le renouvellement de la pensée, donc des régimes.

Dans cette perspective, l'artiste est en mesure d'agir et de réagir socialement parce que sa nature intrinsèque procède de l'autocritique et de l'absorption des énergies conflictuelles. Je m'interroge cependant à savoir si les tableaux de Golub ou même le *Guernica* de Picasso sont plus efficaces dans une perspective historique que les œuvres soi-disant non politiques d'un Matisse ou d'un Rembrandt. En cela je veux dire que ces deux ordres d'intervention s'insèrent dans un mouvement progressif d'ensemble. Je réalise cependant que le barbarisme et la perversité semblent toujours déterminer les limites successives de nos esprits les plus créatifs et influents... comme si le présent était tracé en fonction de la somme des résistances.

Qui donc a le plus influencé notre siècle : Freud ou Hitler ? Staline ou Ghandi ? »

JENNIFER MACKLEM

Je me sens très concernée par les problèmes de violence. Toutefois, je travaille de façon totalement imprévisible et ces

questions circulent longtemps dans mon travail avant d'y prendre forme. Tout dépend à quel point les événements pénètrent dans mes émotions. Pour la guerre du Golfe, en ce moment je ne saurais répondre. Durant cette période je travaillais sur l'installation que j'ai présentée alors ; je me souviens que je pensais beaucoup à la militarisation de la société occidentale, notamment aux États-Unis. Si on regarde une carte de ce pays, on peut voir que des bases militaires sont installées sur toute la côte Est. Par ailleurs, la plupart des films produits aux É.-U. montrent un idéal masculin guerrier et peu sentimental. J'ai été frappée dernièrement par les jouets Burger King qu'on remet aux enfants. Ce sont des monstres dont le corps est constitué par un tank ou un missile. Cela laisse à penser combien la société nous prépare dès l'enfance à la guerre. Bien sûr, les artistes se doivent d'être honnêtes au même titre que n'importe quel individu, en exprimant vraiment ce qu'ils pensent, mais, comme n'importe qui, ils ont souvent des visions partielles de la réalité. Tout les concerne et sûrement sont-ils tenus par leur métier d'en témoigner et de commenter ce tout, mais la forme que cela prendra pour chaque œuvre est aléatoire. Le fait de faire de l'art est une création de vie, ce n'est pas réservé à des spécialistes. C'est une façon de reconstruire des valeurs autres que celles dominantes. C'est une activité transformante et enrichissante pour l'esprit humain.

MARIE-CLAUDE BOUTHILLIER

« Avant tout il y a le Monde, réceptacle de l'Histoire. La première histoire est celle de la nature, de la vie qui traverse un instinct génésique et puis, à l'intérieur de cette histoire, il y a la nôtre qui semble dominée, malheureusement, par un instinct destructeur. Ma vision du problème est donc globale, je ne peux me résoudre à séparer la guerre du Golfe des problèmes internationaux, des problèmes de pollution et d'environnement. C'est toujours le même crime, un crime contre la vie, contre la nature. Mon travail est narratif, en considérant que toute histoire est et appartient à l'histoire de l'humanité, je considère que ma peinture est engagée. En effet, ce n'est pas suite à un questionnement plastique et formel de sa représentation que mon travail se tourne vers la nature, non, ce qui m'in-

téresse c'est plutôt notre relation avec elle, l'évocation de cette relation. Je ne peins pas ce que je vois, ce que je peins c'est l'idée "lac", l'idée "arbre", etc. Le personnage, une femme qui évolue à travers les douze toiles de l'œuvre *Les douze mois de l'année*, représente l'esprit, l'âme de la nature. Cette femme habite le paysage, mais elle est aussi habitée par lui. Le choix d'une femme est bien entendu délibéré, car la femme et la nature ont partagé et partagent trop souvent encore le même sort ; on ne pardonne pas facilement à une femme d'être naturelle. Elle doit son émancipation à de nombreux sacrifices. Elle s'est adaptée à la société, plutôt que la société à elle, tout comme la nature est mise en « parc ». Bien que j'estime que ma peinture soit féminine, ce projet se refuse à toute forme de morale et ne propose aucune conclusion, le mouvement circulaire et cyclique des douze mois de l'année ne le permet pas. Il n'y a de toute façon aucune conclusion possible à l'Histoire. »

YVES GAUCHER

Tout être humain se sent concerné par la guerre. On ne peut pas vivre à l'écart de la société. J'ai pour ma part une intense frustration de ne pouvoir faire quoi que ce soit à ce sujet, et je pense que cette frustration est ressentie par la plupart des gens. Notre seule action se situe au moment de voter. Comme artiste, je pense que c'est assez illusoire de penser qu'on va faire une œuvre qui va avoir une portée sociale assez vaste, notre public étant restreint et pour la plupart déjà converti à la cause de la paix. Des artistes comme des chanteurs, des écrivains, des comédiens, tous ceux ayant une discipline s'adressant à un public plus large sont des éveilleurs sociaux, donc sont plus efficaces pour transmettre des messages, s'ils le désirent. D'autre part, on peut dire que toute œuvre d'art a nécessairement une portée politique et sociale, mais dans un ordre abstrait. D'ailleurs, chaque geste qu'on pose plutôt qu'un autre a une portée sociale par son choix ; on fait partie d'une collectivité, ce qui ne veut pas dire que l'art transmette des messages au premier degré. Quand je me suis impliqué, c'est en tant qu'individu. À certaines époques, j'ai participé aux batailles pour ou contre les politiques culturelles du Musée d'art contemporain ou du Musée des beaux-arts, contre des critiques, contre la place

qu'on réservait aux artistes québécois à l'intérieur du Conseil des arts du Canada ou pour d'autres causes. Il s'agissait alors d'une implication directe. En ce qui concerne ma production, je n'ai pas choisi de faire un certain type d'art, cela ne correspond pas à un choix mais à un besoin. Par ailleurs, je ne crois pas que je sois en mesure d'épouser toutes les causes politiques, ou du moins le besoin serait de les épouser toutes, mais le choix s'impose par rapport aux choses à faire. Si ce besoin était très puissant, je ferais de la politique active plutôt que de l'art.

PIERRE BLANCHETTE

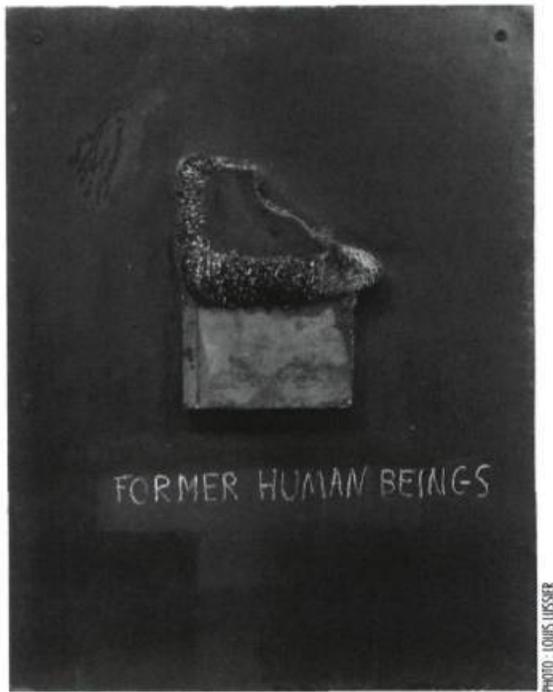
« La guerre du Golfe n'aura été que le feu vert pour un système en mal d'expansion, comme cela est inhérent à tout pouvoir. Voilà pour les tristes figurants du spectacle en "mondiovision". J'insiste pour dire qu'il s'agit ici de la réflexion d'un individu et non d'un artiste. Je ne concède aucune supériorité morale à ce dernier sous le prétexte de "sensibilité". J'ai en horreur le prêchi-prêcha des vierges éplorées, des défenseurs tout azimuts de bonnes causes sous le couvert de vertus médiumniques, messianiques, artistiques. La consternation, je l'ai aussi – souvent – devant les œuvres dites engagées. Triste spectacle de lessive de mauvaises consciences. N'est-il pas révélateur que ces œuvres dans la plupart des cas soient subventionnées par les mêmes qui commandent les armes et les guerres ? Ainsi l'artiste joue le même rôle, celui du bouffon, chacun s'en lave les mains, chacun y trouve son compte. C'est en cela que "l'engagement" n'a plus le sens qu'il avait dans les années soixante. Les nostalgiques se trompent parce que depuis tout a changé. S'il y a une constance, une caractéristique du pouvoir, c'est bien sa malléabilité à l'adaptation. Le 13 mars 1950, lors de l'ouverture du "Salon du printemps" au Musée des beaux-arts, les "artistes révolutionnaires" défilèrent imperturbables sous leurs pancartes aux phrases provocatrices. Nous en étions au noir et blanc, aux bons et aux méchants – ceci dit sans arrières pensées. Il était encore possible de savoir où se trouvait le pouvoir. Qu'en est-il maintenant ? Cherchez-le ! Il est partout et nulle part tout à la fois, nous

concedant quelques miettes pour mieux nous endormir, nous taire et surtout nous rendre complices aveugles. Que peut-il bien rester pour agir ? Je dirais la curiosité, cette incessante capacité d'éveil puis de conscience. Instinctivement l'ACTION poursuit, elle se joue au quotidien, d'abord envers soi-même puis peu à peu envers tout ce que l'on regarde et l'on touche. "L'affaire du Golfe" aura été un "prétexte" à des enjeux bien éloignés de considérations territoriales ; ainsi votre question m'aura mené sur d'autres terrains ! Comment faire autrement alors que tout se resserre ; qu'à l'heure de l'individualisme, inéluctablement, nos vies s'imbriquent les unes aux autres ? »

PASCALE MALATERRE

« De mon travail d'avant cette guerre, perlait cette angoisse sourde que je n'arrivais pas à identifier, l'accollant à une "dégénérescence mondiale menant à une éventuelle fin du monde nucléaire". En fait, je me sentais comme un chien quelques jours avant un tremblement de terre. Ce en quoi cette guerre nous aura paradoxalement fait progresser, c'est qu'elle a, comme tout événement terrible, obligé les intellectuels à se positionner, dévoilant leur nécessité intérieure réelle, et leur attachement véritable à telle ou telle autre communauté. Au passage, elle a décapité quelques papes, et je pense surtout à une certaine intelligentsia européenne mise en place grâce à Mai 68 (Lévy, Baudrillard...) qui ont vu tout à coup leur système théorique, caduque ou carrément dans l'erreur, face au réel de "la victoire des Américains devant les forces du mal, évacuant ainsi la défaite du Vietnam". Bien sûr, comme beaucoup de néo-québécois, j'ai discrètement relu mon passeport pour savoir s'il ne contenait pas d'indices "arabisants", au cas où...

Quant à mon engagement d'artiste engagée, il m'a confirmé ma non reconnaissance de l'organisme Les Artistes pour la Paix. Pour la plupart issus du milieu du spectacle, ces militants colmatent de ci de là les horreurs perpétrées par un système dont ils occupent la scène en tant de paix. Pour moi la guerre a rendu notre



Betty Goodwin, *Steel Notes (Former Human Beings)*, 1988-89.
Cire, pastel et métal ; 52 cm x 40 cm. Galerie René Blouin.

paix insoutenable car elle en a rendu les fondements innommables, palpables. Je suis pour les Artistes pour l'Art, donc les Artistes pour la révolution par la subversion. »

DANIEL CARRIÈRE

« Je me souviendrai toujours des paroles de Madeleine Forcier, à la réunion du comité de rédaction qui s'est déroulée quelques jours avant que les premières bombes tombent sur Bagdad : "C'est peut-être la dernière fois qu'on se rencontre en temps de paix". Elle avait raison. Il fallut dès lors s'interroger sur le sens de ce mot fragile, paix, qui perdait tout son sens, ou qui n'en avait peut-être jamais eu.

Il y a la guerre des vivants, celle des morts... et l'autre, quotidienne, où les vivants sont morts, comme dans les pires cauchemars... la paix, en quelque sorte. Entre la bourse et la subvention, le ministère et le Conseil, un pays et un conflit, la critique et les subterfuges de l'art ? Émue mais borgne, jamais la même guerre n'éclate en sanglots, tout le monde y perd, surtout les morts. Les morts ont la mémoire des autres et des épaules très larges, les complots assassins dont nous sommes les plus benoîts complices y reposent. Un matin, couvert de sang, on rejoint les morts, en s'imaginant qu'ils vont nous consoler. »

PETER KRAUSZ

« J'associe, presque malgré moi, peut-être à cause de mon passé, "l'art politique" à la propagande. L'artiste doit, comme n'importe quel autre membre de la société, poser des gestes en tant qu'individu, s'il veut s'impliquer dans le débat politique ou dans le social et, ainsi, avoir un impact direct sur la réalité.

Il est par ailleurs évident que l'artiste distille la réalité en essayant d'extraire l'universel. Donc pour moi, ce n'est pas la guerre du Golfe en soi, mais plutôt le pourquoi de cette chaîne ininterrompue de violences... de Troies à Bagdad que je questionne. »

GUIDO MOLINARI

À l'ouverture de mon exposition à l'Université du Québec, j'ai fait une déclaration contre la guerre. J'établissais un parallèle entre le prix du pétrole et celui de l'eau. À la pompe le pétrole revient à vingt-sept cents, la différence constitue les taxes prélevées. À l'épicerie, un litre d'eau coûte plus d'un dollar. Pourquoi tuer des centaines de milliers de personnes pour avoir accès à une ressource naturelle, décider que ces vies valent le coup de payer pour gaspiller le pétrole et y baser l'industrie occidentale ? Pourquoi vouloir maintenir les gens du tiers monde dans la pauvreté, sans les laisser utiliser leur ressource naturelle dans des marchés leur permettant de

ratrapper notre niveau de vie ? On ne peut pas répondre à l'agression par l'agression. Je déplore que la coalition n'ait pas accepté de continuer l'embargo comme moyen de pression. On commence à dire aux États-Unis que cette guerre était un complot. Les É.-U. auraient laissé entendre à l'Irak que son armée pouvait envahir le Koweït, pour mieux ensuite le punir. Beaucoup de personnes disent cela, car Bush aurait été en mauvaise posture politique.

Personnellement, je crois que les gens évoluent parce qu'ils découvrent des valeurs spirituelles et ne peuvent pas vivre uniquement avec des valeurs matérialistes ; et si au XX^e siècle il y a un plus grand nombre d'artistes, c'est parce que la société a compris que la culture est la plus grande dimension humaine. De plus en plus de gens prennent position pour la liberté et l'art pose nécessairement la liberté de conscience. Je crois aussi que les artistes sont foncièrement anarchistes. On voit par ailleurs comment les gens se tournent vers le respect de l'écologie, donc il y a une évolution sur le plan des valeurs morales. C'est important que les artistes soient solidaires avec ceux qui prennent position pour une société plus juste, plus équitable pour tous, en appuyant en tant qu'individus libres les mouvements revendicateurs. Je crois que le langage de l'art est en lui-même un langage qui pose ce respect de l'autre, mais je ne crois pas que l'art puisse véhiculer des messages explicites.

LOUIS COUTURIER

« Ce qui a caractérisé la guerre du Golfe : une couverture médiatique intense balayant tous les autres problèmes ; un rythme incessant d'informations, de confirmations et de démentis "en direct" ; le village planétaire rassasié des mêmes images teintées aux couleurs de propagande technologique et politique. Le fait que les américains et leurs alliés sont convaincus d'avoir mené une guerre juste et d'avoir défendu la liberté et la démocratie est plus inquiétant pour l'avenir. On a appris qu'une guerre peut être propre en autant qu'elle soit montrée comme telle à la télévision. Elle peut également être très profitable. Sous l'appellation de "nouvel ordre mondial" le déséquilibre pourra continuer, la population occidentale est invitée à surconsommer en paix au détriment de la majorité.

Même si l'artiste se donne pour mission de dénoncer cette hypocrisie, cela risque fort de demeurer lettre morte. Le système de l'art lui-même n'est-il pas fondé sur le mensonge et le mythe ? Ne fait-il pas l'apologie de notre mode de vie, lui-même édifié sur des injustices et des aberrations ?

Je serais tenté de dire que l'artiste est limité à une révolution, ou si vous préférez à un engagement qui ne s'adresse et n'intéresse qu'un public restreint. Dans son livre *La Fête à Venise*, Philippe Sollers cite une notice d'un catalogue italien qui pose la question suivante en parlant de Cézanne : Doit-on lui reprocher son indifférence sociale, la guerre franco-prussienne, la Commune ? Pour y répondre et pour finir je cite l'intéressé (Cézanne) : "Il faut être incorruptible sur son art et pour l'être dans son art, il faut s'entraîner à l'être dans la vie." »

SUZANNE ROUX

« Par mes œuvres, j'essaie de présenter plus d'une façon d'appréhender ce qui nous entoure, de placer en position de relativité des éléments qui pris dans l'ensemble ou dans le particulier offrent des perceptions différentes. C'est un moyen de résister à la tentation de s'approprier de façon univoque le sens d'un événement, comme une volonté de contrecarrer l'uniformisation et la banalisation de tragédies telles que celles de la guerre du Golfe.

Je crois que les artistes ont un rôle à jouer pour démonter certains mécanismes. Il est possible, par diverses formes d'œuvres, de faire réfléchir sur la condition humaine et sur ce qu'est la valeur humaine, parce qu'il y a de ces choix que l'on pose à l'échelle individuelle et sociale qui ont des répercussions troublantes et paradoxales. Mais attention, il serait malheureux qu'avec les œuvres à contenu social, on trouve là un moyen de s'acheter une bonne conscience et que ça n'aille pas plus loin. De plus, je ne souhaiterais pas un retour à la hiérarchie des genres, celle d'un dogmatisme qui évaluerait ce qu'est un noble contenu. »



Richard-Max Tremblay, *Étude pour Praying #1*, 1989. Acrylique sur toile ; 61 cm x 46 cm.

LOUISE VIGER

« LA MELÉE. Les contraires, ici, s'égorcent. Partout des cris et des fureurs. Agir et réagir, fort et vite, à toute provocation. Utiliser des mots qui convoitent, les envelopper de cartes géographiques. Continuer à réciter indéfiniment des litanies. Et puis, apprendre des phrases toutes faites qui font chanter en chœur. Les phrases augmentées de mots. Tous les mots qui remplissent le cahier de devoirs. Écrire sous la dictée : la rage de mourir, la folie des mutilations. Se tenir debout dans les blancs, entre les mots. Faire bloc, éternellement, face à face. Dans les bustes, dans les reliquaires.

Un état permanent de férocité est célébré dans les victoires de guerre. Il y a les cruels, les violents, mais aussi les martyrs qui se griffent la figure. Et toujours un seul combat : exclusion et paroles de maître.

LE MELÉ. Mes histoires de guerre ne feraient pas semblant de garder une distance avec les corps. Parler,

ici, serait prendre le risque de se lier physiquement au mot bouche. Un mot qui trouverait aussi sa place dans d'autres corps qui chantent, avalent et hurlent jusqu'à leur dernier souffle. Des bouches qui déserteraient la face. Qui sentiraient le vacarme des derniers battements de cœur, scellés sur les poitrines chaudes. Qui parleraient le sourd, le mat, le glissement.

Je fais des statues de héros sans socle, sans hiérarchie. Et la face n'est pas privilégiée par rapport au corps. Les côtes, les genoux, les sexes, les creux et les reliefs, les points les plus divers peuvent être hantés par les histoires guerrières. Ces statues de héros peuvent aussi être pensées à partir de mon corps, de mes silences, de mon effritement, de ma mort. Il y aurait un incessant trafic de charnières entre nous. Nous nous ferions des confidences contraires. Nous serions « dangereusement proches ». Une intimité intolérable qui engagerait la traque dans le troc. Ni soumis. Ni souverains. »

MARTHA TOWNSEND

Mon engagement n'est pas un engagement direct dans le sens de manifestations dans la rue ou encore de messages explicites à l'intérieur du travail, mais je vois mon projet d'artiste comme étant une recherche sur les transformations possibles de nos façons de penser. Alors justement, m'attaquer à notre habitude de penser de façon binaire consiste d'abord à faire ressortir combien cette façon de penser est un système clos et ensuite de proposer des alternatives. C'est vraiment un questionnement fondamental. Les alternatives pour moi : trouver des formes, des esthétiques et des contenus qui brassent les polarités, les enjeux entre l'histoire et le présent, l'art d'élite et la culture populaire, la sexualité féminine et masculine, les formes autonomes et ouvertes...

Le projet de la postmodernité et la pensée féministe, entre autres, entreprennent cette tâche. Ce point de vue est présent dans les matériaux, dans les formes, dans l'échelle de grandeur de mes œuvres. Elles ne se veulent pas monumentales mais à la portée du corps. Elles ne se veulent pas didactiques mais poétiques. Elles ne fonctionnent pas par directives mais par métaphores. La chose qui m'encourage, même face à des événements atroces comme la guerre qu'on vient de voir, c'est que je ne me sens pas seule dans cette démarche de brassage des polarités. Le rôle de l'artiste, tel que je le conçois, serait composé de trois fonctions : réfléchir la société et la culture, les questionner et proposer de nouvelles configurations de *modus vivendi*.

ROBERT MORIN

Oui, je me sens responsable, mais il y a tellement d'engouement pour la guerre par la population en général ! L'artiste se trouve souvent dans un débat : La création et la diffusion de l'art n'étant pas contrôlées par la même personne, l'œuvre se trouve boycottée au niveau de la diffusion. Même si l'artiste émet des messages antimilitaristes, les médias diffusent plutôt des messages proguerre ; la télévision par exemple est le jeu vidéo de la guerre du Golfe. Dans les arcades il n'y a pas de vidéos où les gens s'embrassent. Les vidéos que je réalise avec Lorraine Dufour sont politiques au sens large. On y trouve toujours un élément de réflexion sur la société, on y parle de dominants et de dominés. Donc,

l'action des artistes existe mais elle n'est pas vue, pas publicisée. La seule chose à faire touche à la liberté d'expression. Il faudrait que les gouvernements aient le culot de travailler à cette liberté durant une génération. Si on pouvait donner autant de chances, sur les canaux de diffusion, à des œuvres ayant une qualité de réflexion, qu'à celles actuellement projetées ; il y aurait émulation. Actuellement les films de violence, la guerre, les sports de masse entretiennent cet état. On se sent démobilisé devant les systèmes de contrôle, on se sent plus muselé qu'avant. C'est difficile de se sortir psychologiquement de cette espèce de torpeur. On se sent tous un peu coupable, ou plutôt négligent, de ne pas en faire plus. On a la même attitude qu'envers nos déchets. On ne sait pas où ça va. Tout le monde veut une société écologique mais personne ne divise ses déchets. On n'en sait jamais assez. J'ai commencé à le faire et j'ai appelé la Ville de Montréal pour évacuer le plastique et le métal. Ils m'ont fait attendre au téléphone et finalement ne savaient pas où m'envoyer. Le meilleur réquisitoire qu'on puisse faire contre la guerre, c'est de ne pas en parler, mais de proposer des images bucoliques, reposantes... un équivalent visuel à la musique « nouvel âge » pour déstresser les gens.

PAUL-ÉMILE SAULNIER

« Le problème de la distribution de la richesse fait que les êtres humains sont plongés dans des rapports de force inégaux et statiques. Confrontés à une horloge sociale préoccupée de normalité plus que d'originalité, ils se retrouvent souvent dans une position de dominant / dominé, dans une dépendance qu'on imagine obligatoire. Il semble que pour être entendu, il faut de la notoriété, de la crédibilité, du prestige et des relations parmi ceux qui décident de la distribution. Cette dépendance, cette crédibilité sociale mesurée, cette attitude héritière du pouvoir établi ont comme conséquences parfois d'étouffer la recherche, la découverte, la créativité, l'épanouissement. L'artiste qui veut s'inscrire socialement aura à jouer, jusqu'à un certain point et selon ses moyens, les jeux de société en essayant de contrôler certaines cartes du pouvoir. L'artiste crée des images de connaissance et d'enseignement. Le regard

artistique est un moyen d'appréhender les mécanismes du monde. Il participe au développement d'une prise de conscience collective sur les grands problèmes de l'heure (écologie, famine, violence, ignorance, etc.) par l'engagement social d'artistes. C'est un rôle que le regard artistique s'est donné en rompant avec l'académisme, tout juste avant la première guerre mondiale. Désormais (et à partir de ce moment là), il sera possible par l'art de jeter un regard critique sur la société et sur le monde.

L'art n'est pas la solution à tout. L'art est un moyen d'expression de la connaissance. Il faudrait lui reconnaître ce qu'on reconnaît aux autres secteurs d'activités de la pensée humaine, c'est-à-dire une place dans le développement du genre humain... une capacité de contribution à l'avancement, à la compréhension de la vie. Et les guerres... ces conflits armés (civils ou entre états ?!), peu importe qu'elles prennent naissance des différences politiques ou religieuses... elles seront toujours horribles et angoissantes. L'artiste engagé les dénoncera peu importe où, quand et comment elles se font. Question de principe ! Question d'espoir ! Question de paix !

L'engagement social de l'artiste n'est pas uniquement limité à un rôle dénonciateur et / ou préventif. Il consiste aussi à participer directement à la construction du monde et au réajustement des valeurs. »

PIERRE-LÉON TÊTREAU

Je me sens responsable et concerné par la guerre mais plus encore par ce qui se passe dans ma propre vie, dans mon propre pays. Tout ce que subissent les Amérindiens depuis l'enfance, à l'école, ça c'est de la guerre. Je prépare actuellement quatre expositions d'art amérindien contemporain pour l'été 1992. Ceci afin de montrer combien ils sont impliqués dans la transformation de la société, combien leur pensée est contemporaine et combien ils sont à l'écoute du langage des blancs. Leur production artistique a été occultée, évacuée. C'est leur regard sur leur propre culture qui sera présent.

Cet engagement direct alimente ma production. Pendant la guerre du Golfe, j'ai fait une toile pour évacuer la surcharge des images reçues. Je ne pouvais pas aborder

directement la guerre. C'était une peinture abstraite qui parlait surtout de mes guerres intérieures, de mes problèmes de conscience, de croissance, d'environnement... La guerre, j'y assistais mais je n'en souffrais pas. Je n'y ai pas eu de frère tué ni de mère disparue. Je ne vivais la violence qu'en différé. Cette toile est devenue une œuvre qui célèbre la vie plutôt que la destruction. Mon implication sociale est davantage au niveau des cultures marginalisées, évacuées de notre conscience quotidienne. Je voudrais sensibiliser à d'autres façons de percevoir et sentir la réalité. On fait la guerre nous-mêmes en censurant les minorités par nos préjugés et par notre racisme latent. On est très impérialiste dans notre façon de vivre et de penser. En fait, on a beaucoup à apprendre des Amérindiens au niveau des sentiments, de la nature, de la relation à la communauté, dans un sens large, plus planétaire. Nous sommes très exclusifs, ils sont plus inclusifs. Les gens ont peur de perdre leurs préjugés. En les perdant, ils sont obligés de remettre les valeurs en question, de se mettre en crise, en guerre à l'intérieur d'eux-mêmes. Ils préfèrent laisser cela à l'extérieur. Ils espèrent qu'en regardant la télé, ils pourront évacuer la guerre, mais ils ne l'évacuent pas. Si nous faisons de l'ordre dans notre jardin, ça a des répercussions sur le voisin. On n'a pas toujours conscience de la portée d'un petit geste.

Le poétique est politique. L'art est aussi un geste posé dont les répercussions sont importantes. Je crois que la meilleure façon de changer le système est de se changer soi-même. La guerre est juste une expression de la violence que le système perpétue. Mon amitié avec les artistes autochtones est un geste concret qui me nourrit. Ils m'apprennent à décoder une partie de la réalité et l'écoute de l'invisible. Si on arrive à faire silence, le territoire nous traverse, on reçoit un autre type d'information. Cela relativise nos valeurs par rapport à celles des autres.

MARIO CÔTÉ

La guerre du Golfe, en entrant dans ma vie de façon médiatique, a bouleversé mon propre rapport à l'image, celui de la guerre, des faits désastreux. Je travaille sur l'histoire, sur de vieilles illustrations et j'essaie de montrer à travers ces images, non pas une approche réaliste, mais une prise de conscience par rapport à l'iconographie comme contenu, à

travers les traitements que je lui fais subir pour actualiser le présent. La guerre du Golfe a changé mon rapport à l'image en montrant le présent comme étant de l'Histoire, du passé déjà analysé : Saddam Hussein fasciste, les É.-U. défenseurs de la paix, la France tentant de concilier les oppositions... C'est si rapide et incroyable, cette invasion à travers les images. Les artistes qui travaillent au niveau des images doivent être vigilants pour renverser l'ordre des choses que la société impose. L'artiste sans être actif, révolutionnaire ou objecteur de conscience est un citoyen comme tout le monde. Je crois que l'artiste doit prendre part aux activités sociales à ce titre, avec toutes les contradictions inhérentes à ses convictions politiques de droite ou de gauche. Par contre, son travail a une particularité dans la société ; en tant que citoyen sensible, il travaille sur les actes et gestes de ses semblables. On n'a pas à demander aux artistes d'être des phares, d'avoir plus de morale que les autres citoyens, mais c'est pour ça qu'ils doivent en avoir.

SUZELLE LEVASSEUR

« BULLETIN DE GUERRE : 16 JANVIER 1991. Je m'applique à écouter tous les bulletins de guerre ; du matin au soir, la télé accompagne mes journées, du matin au soir je n'y comprends rien. L'événement me dépasse, comme bien d'autres. Il y a ce que les gens disent et il y a les images (censurées). Mais je me dis qu'à force d'écouter, de regarder, de lire, j'arriverai à percevoir les véritables enjeux de cet abominable mise au jeu (mise à feu ?). Malgré mes efforts rien n'a évolué, sauf une tension de plus en plus envahissante, monopolisante. J'ai coupé le contact pour pouvoir vivre. Depuis je suis de retour entre mes quatre murs, sans intrus. La bêtise humaine est présente partout, je croyais ces événements, à saveur mondiale, posséder une détermination lucide, un raisonnement plausible ; il faut être comme je suis pour croire à la sincérité des gens, il faut être comme je suis pour en venir à préférer l'isolement. Celui-ci a des limites auxquelles je me confronte, mais il n'y a personne pour me mentir. J'en saisis les véritables motifs, je présuppose où sont les bombes et elles explosent parfois hors de mon contrôle, je suis le maître d'œuvre, je suis aussi la seule victime, la seule cible. Ma peinture, elle, ne narrera pas

d'hécatombe, je laisse cette littérature aux autres qui en ont besoin pour s'inscrire dans un mouvement éphémère ; elle est juste plus silencieuse, pour comprendre les tumultes intérieurs. »

FRANCINE SIMONIN

Nous sommes beaucoup plus touchés par les guerres que ne l'étaient nos parents... Ils recevaient moins d'informations, pas de surinformation et moins de désinformation. Leur compréhension venait de l'école, des livres. Les philosophes, les écrivains leur transmettaient des données déjà analysées. Ils ne recevaient pas comme nous une image toute crue du réel, mais une vision secondaire filtrée, poétisée ou pensée. Les générations précédentes n'avaient pas besoin de faire le déblayage par elles-mêmes, mais pouvaient être d'accord ou non avec l'idée reçue, cela du fait d'une éducation basée sur l'analyse. Nous qui ne sommes ni formés à comprendre les informations ni à les analyser, nous sommes envahis, sur-médiatisés, avec une pensée chaotique et désespérée. Il nous est difficile de faire un choix.

Pour les artistes aujourd'hui, il y a également surinformation dans leur domaine. Ils disposent d'une banque de données internationale, énorme et multiforme, à interprétation uniforme. Il y a certes une possibilité d'y puiser, une facilité d'approche et des avoirs jamais disponibles auparavant, en même temps qu'une confusion qui éloigne l'artiste de son originalité, de son identité. Notre société nous invite à nous informer mais peu à nous questionner. À propos des violences, la surenchère d'informations même très orientée reste contradictoire et nous brouille la réalité. Les drames qui se passent dans le monde sont à la fois choquants et édulcorés. L'artiste peut y perdre son jugement personnel et varier d'un jour à l'autre de caractère, de position, de forme. Ce qui a amené une tendance à refuser la signature, le style. Ma formation en esthétique me protège encore et me permet jusqu'à un certain point d'être moins troublée. J'ai comme tout le monde des velléités d'avoir un jugement moins autoritaire, plus ouvert, mais moins profond ; aussi je lutte beaucoup pour garder une pensée qui ne déroge pas trop de son mouvement initial de passion intérieure. Le doute existe toujours. Aujourd'hui il se place à un niveau différent de conscience : il ne vient plus d'un jugement manichéen de



PHOTO : EMIL LACHANCE

Marie-Claude Bouthillier, *Août*. Encaustique sur toile ; 120 cm x 120 cm.

beauté, mais questionne le droit à l'existence ou non de l'œuvre. Je ne sais pas en quoi toutes ces préoccupations modifient mon tracé. Je voudrais ajouter que le positif de notre temps c'est que la surinformation amène un éclatement des barrières dans le monde ; et que l'ombre, c'est que nous avons tendance à considérer que ce qui se passe à dix mille kilomètres est du même ordre que ce qui arrive sur un autre point du globe ou ici : rien n'est différent, tout se ressemble, rien n'a d'importance. Donc faire tel ou tel type d'art, tout cela devient la même chose. Il n'y a plus de choix nécessaire donc plus de responsabilité vis à vis de soi ou du monde.

JOSEPH BRANCO

« ...le spectacle gratuit, ou c'est peut-être obligatoire, un spectacle obligatoire... »⁴ La perturbation que cet événement a créé chez moi ne s'est pas complètement dissipée et ce malaise ne provient pas du fait que

pendant toute cette guerre, ma vision des événements n'a jamais pu aborder directement l'objet de cette vision, peut-être parce que cet état de fait, correspond à une manière d'être. Mon désarroi provient plutôt du choix délibéré et implicite, pendant cette guerre, des gouvernements, des militaires et des médias à exprimer leur volonté de contrôler l'information. Par ce fait, ils se montrent comme de multiples intermédiaires que l'on doit franchir avant d'atteindre l'événement lui-même. Cette nouvelle transparence du pouvoir communicationnel de nos institutions, à la fois technologique et idéologique, a produit un effet médiatique qui a complètement subordonné, pire, désincarné cette guerre pour en faire un pur spectacle. Il y a déjà un temps que la légitimité en art n'a plus besoin d'une incidence avec le réel ou avec un concept de vérité, ou tout simplement avec un fait ; mais qu'advient-il de cette condition lorsqu'elle est généralisée jusqu'à nos institutions ? Dans *L'art de la guerre* de Sun Tzu, on peut lire cet aphorisme : "tout l'art de la guerre est basé sur la duperie". On a déjà

beaucoup dit sur notre société de spectacle, mais je crains que nos bonnes consciences ne soient pas préparées pour ce genre de combat, l'art politique y compris. J'ai déjà trop parlé. Pensons plutôt aux victimes, aux morts et à leurs fantômes, en silence. »

BETTY GOODWIN

To make a political and an artistic statement at the same time about war is a very difficult thing to do. I think very few artists have done it. Goya is probably one of the best examples. This art is very strong but also makes a very powerful statement. For myself, I don't deal with it directly. I cope with events through my subject matter, which really didn't change much during the war because the media bombards us. That doesn't exclude by any means artists who deal with this information in other ways. I think that it merges with personal experience into an imagery that you have no control over, in a sense. That's how you want to say something about what's happening, but at the same time, you're also dealing with the human condition. It's not mostly direct, it can be very oblique. A small example of that would be a work I did with an actual nest, one made of nails and wires and magnets, a sort of destruction.

It would be a disaster for us if people were not affected and did not speak up. Unfortunately, in a lot of countries, when people speak up they are executed for it. For myself, I have no choice. I'm not doing my work because I think it's going to change the world, by any means. I'm doing it because that's the way I deal with what's happening. I think that it's so absolutely beastly and horrendous. Whether it's going to change anybody, I can't say.

The imagery I use is not separate images. Whether I use animals or the figure of the nest, whatever, they are all images that for me are directed in a particular way. I would call it the human condition, a big order. I think when a work works, it sometimes gives off an aura, visually ; that is very hard to put into mind. I'm sending messages, but there are ways to change the politics in the world that are huge, strong. Statesmen, like Ghandi, are immensely strong. My very small statements, if they can change something, its wonderful for me. It's the best I can do.

LUC BOURDON

« La guerre n'est pas finie. Elle continue. Un peu partout... Et ce n'est pas parce que la télévision nous dicte qu'elle a commencé tel jour pour finir tel soir qu'il faudrait croire qu'on nous dit la vérité. Entre deux histoires de golfs – le Persique et celui d'Oka – les similitudes sont grandes, le processus de désinformation s'est activé tandis que les images défilent, parlent, s'incrument dans nos têtes. Pour survivre à pareil traitement, nous devons lire entre les lignes, refaire le montage des images et des idées reçues, imaginer le terrain de telles mésententes.

La guerre est finie ? Pourtant, aucun des problèmes initiaux n'est réglé et les plaies demeurent ouvertes, béantes, choquantes. Des puits de discorde crachent le feu, les bombes pleuvent, les attentats contre la nature se perpétuent...

1991 : Les seuls êtres humains intéressés par la "politique" sont des êtres intéressés par le pouvoir, pour leur propre pouvoir. Cet état des choses m'effraie et je m'interroge sur la pertinence de "faire de la politique".

Ainsi, je pourrais faire, moi aussi, la guerre. La guerre contre les pétrolières, la guerre contre l'industrialisation à outrance, la guerre contre les marchands de bombe, contre la censure et l'autocensure, la guerre contre notre propre indifférence.

Pourquoi donc vouloir faire une autre guerre ? Voyons, c'est simple : pour nous foutre la paix en direct.»



Voilà. Vous avez lu. Je ne veux pas ajouter de commentaires ni réduire ces déclarations à une conclusion. N'est-ce pas le propre des guerres de réduire la complexité en un point de vue unique, « sans négociations possibles » ? Une remarque : personne n'a abordé l'impossibilité d'échapper aux guerres. Signe du temps ? J'aimerais terminer par une citation. Auparavant, ma position, toute relative et toute provisoire,



PHOTO : DENIS FARLEY

Luc Bourdon, *L'entrevue*, 1990. Fiction-vidéo, 40 minutes.

comme me l'a enseigné mon époque, mais non moins affirmative : trop c'est trop et se renverse souvent en son contraire, tout aussi abusif. Trop de TV : plus de réel. Pourtant, la guerre du Golfe m'aura rebranchée en direct sur toutes les horreurs présentes. Comme d'autres de ma génération (le réel étant irrecevable), j'ai conscience de m'être absentée : de ma mémoire (je l'ai confiée à l'ordinateur), de la réalité (j'écrivais l'ailleurs imaginaire), de ma pensée (je consommait la multiplication abstraite des idées), de l'Histoire (mon présent occultait passé et futur), de ma responsabilité (la culpabilité m'immobilisait), de l'amour (l'individuation me chevillait le corps), de la morale (je confondais avec *moralisation*)... Nouvel ordre moral ? Je ne souhaite pas le laisser à l'initiative exclusive des gouvernements actuels. Nos bulletins de vote ? La guerre nous cache toutes les forêts, réelles et métaphoriques (toutes en aussi mauvaise santé). Je crois qu'aucune idée (masquant ou non un intérêt particulier) ne justifie une guerre qui massacre des individus. Ce qui veut dire qu'une idée, selon moi, ne peut se justifier qu'en pensée. La pensée serait l'appréhension d'un échange difficile du réel. Il faut reconnaître que guerres étant, nous n'en

sommes pas là. Pourtant, je ne doute pas que les réponses que j'ai recueillies nous transforment presque tous un peu. Je suis foncièrement optimiste. D'ailleurs, si nous commençons à parler de guerre propre et de conscience mondiale, même si nous n'en sommes pas là non plus, et de loin, je crois que nous avançons. La notion de progrès ne me semble plus contradictoire avec le postmodernisme ; pas plus que le retour à l'idéalisme, sous une forme que je ne peux pas encore imaginer, mais qui aurait rapport, entre autres, avec *l'amour* et le respect de la vie sous toutes ses formes. Les guerres tuent au nom des idéaux et sans idéal les jeunes se suicident. Enfin puisque la pensée, comme l'art, se partagent, j'aimerais faire appel à quelques extraits de l'article de André Comte-Sponville (page suivante) qui me semble clarifier ce que beaucoup ont abordé, en interrogeant éthique et morale ; avec l'inquiétude que cette courte citation ne paraisse limiter la pensée de l'auteur⁵. C'est également une façon d'aborder sommairement ce thème : la morale, dans le milieu du marché de l'art, le nôtre, fera l'objet de mon prochain questionnement.

ANNIE MOLIN VASSEUR

« Nous appellerons [...] morale, [...] le discours normatif et impératif qui résulte de l'opposition du Bien et du Mal, considérés comme valeurs absolues ou transcendantes : c'est l'ensemble de nos devoirs. La morale répond à la question "Que dois-je faire ?". Elle se veut une et universelle. Elle tend vers la vertu et culmine dans la sainteté. Et nous appellerons éthique tout discours normatif (mais non impératif, ou sans autres impératifs qu'hypothétiques) qui résulte de l'opposition du bon et du mauvais, considérés comme valeurs relatives : c'est l'ensemble réfléchi de nos désirs. Une éthique répond à la question "Comment vivre ?". Elle est toujours particulière à un individu ou à un groupe. C'est un art de vivre : elle tend vers le bonheur et culmine dans la sagesse. [...] Ce que notre époque redécouvre, me semble-t-il, c'est cela : que la recherche du bonheur ne saurait suffire ou que l'éthique, autrement dit, ne saurait tenir lieu de morale. Aussi parle-t-on de "retour à la morale", assez justement plutôt que de retour à l'éthique. Car la génération de 1968 ou de Woodstock – la nôtre – était évidemment éthique, comme elles sont toutes. Mais nous prétendions vivre "par-delà le bien et le mal", et ce qu'exprimaient quelques-uns des slogans fameux d'alors : "Il est interdit d'interdire", "Vivre sans temps morts, jouir sans entraves"... Cela ne nous empêchait pas, dans le même temps, de rester passablement moraux : la morale avait moins disparu de nos comportements que de nos discours, comme aujourd'hui elle revient davantage dans nos discours, je le crains que dans nos comportements... [...] Si l'éthique est supérieure quant à sa valeur, comment ne pas voir que la morale est plus urgente. [...] S'il est vrai que nous n'avons besoin de morale que faute d'amour, [...] nous avons presque toujours besoin de morale : car d'amour en vérité, nous en sommes si peu et si rarement capables ! [...] Morale et éthique seraient alors nécessaires l'une et l'autre. [...] Il vaut mieux ne jamais donner de leçons de morale, si ce n'est aux enfants, et laisser parler la conscience, en chacun et la raison, en tous. Chacun, autrement dit, fait ce qu'il veut. Et cette liberté, loin d'abolir la morale, nous y soumet. »

© ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

NOTES

1. Exposition organisée par David Tomas, Jody Berland et Jamelie Hassan.
2. Prina partage son temps entre Montréal et Haïfa d'où nous parvient son texte.
3. Lorsque l'on suppose, par exemple, que la peinture est morte, je cherche à découvrir qui tente de la tuer et pour quels motifs...
4. *L'innomable*, Samuel Becket, p. 157.
5. Ces extraits proviennent de l'article intitulé « Morale ou éthique » publié dans la revue *Lettre internationale* n° 28, printemps 1991 que je recommande pour l'ensemble des dossiers traités sur ce sujet. On y retrouvera avec intérêt la pensée d'Edgar Morin qui nous a rendu visite il y a peu de temps et qui signe également un article, ainsi que l'article de Tzvetan Todorov. Il faudrait les citer en entier. Vous ai-je convaincu de les lire ?